

CONTEXTES D'UN PROCÈS DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Une dénonciation libératrice ?

L'instruction publique : un « monde simplifié » où les élèves subissent « gavage » et « vexations mesquines » ; un « monstre » fait de « laideurs » et d'« outrages au bon sens ». La thèse centrale des *Méfais de l'instruction publique*¹ paraît à la fois accablante et irrécusable, tant la parole pamphlétaire, par l'urgence et la radicalité des jugements qu'elle assène, se donne d'abord comme un défi à la critique. Le lecteur parcourt cette œuvre de jeunesse saisi par le ton de certitude définitive qui l'enveloppe, comme si l'auteur offrait à l'instant la réalité crue de la chose scolaire, affranchissant le regard des multiples illusions qui en préservaient l'apparente légitimité.

Ayant appris à lire avec sa sœur avant d'aller à l'école, le jeune Rougemont s'y est ennuyé cruellement. Un traumatisme enfantin serait le premier motif de faire ses armes (« Je serai méchant, parce que j'en ai gros sur le cœur »²). A quel plus beau scandale s'affronter, à 22 ans, que celui du système d'instruction ? et quand il s'agit d'entrer dans le monde des lettres en brisant les conventions ? Façon aussi pour Rougemont d'expérimenter une liberté d'écriture et des audaces argumentatives qui feront l'admiration de ses lecteurs. Quelques années plus tard, à propos d'un autre livre, Adolphe Ferrière, grand contempteur de l'école traditionnelle et théoricien de l'éducation nouvelle, lui confie son admiration : « De mon temps, des libertés de style comme les vôtres eussent suffi à déconsidérer un homme. Pour moi, il est trop tard pour adopter cette ferme liberté qui est la vôtre, car le style est affaire d'inconscient. »³

En quelques semaines (en quelques jours!...), Rougemont répond au rappel d'une commande qui lui avait été faite et qu'il avait délaissée⁴. Un contexte d'écriture qui en accentue la fulgurance. Bien que revendiquant à la fois sa « naïveté » et son « droit de démolir », l'auteur n'est cependant pas sans références. Deux œuvres récentes, d'orientations idéologiques diamétralement opposées, sont d'emblée signalées comme contenant des thèses

¹ Denis DE ROUGEMONT, *Les Méfaits de l'Instruction publique*, Lausanne, 1929. Nous citerons ici la réédition de ce texte au sein du recueil : Denis DE ROUGEMONT, *Faire des Européens. Essais sur l'École et l'Université*, Genève, 2019. Préface de Charles BEER. Textes présentés et annotés par Nicolas STENGER.

² Denis DE ROUGEMONT, *Faire des Européens...*, p. 27.

³ Archives Institut Jean-Jacques Rousseau [AIJJR] AdF/C/1/61, Lettre d'Adolphe Ferrière à Denis de Rougemont, 28 novembre 1937.

⁴ Bruno ACKERMANN, *Denis de Rougemont. Une biographie intellectuelle*, Genève, 1996, p. 116.

que Rougemont dit tenir pour « acquises », celle d'Abel Bonnard, *L'Eloge de l'ignorance* (1926), et celle de Henri Roorda, *Le pédagogue n'aime pas les enfants* (1917). Le premier est maurassien et sera ministre de l'Éducation nationale sous Vichy. Le second, professeur de mathématiques et anarchiste. Rougemont ajoute que les meilleurs ouvrages sur la question sont publiés par l'Institut Jean-Jacques Rousseau, l'école des sciences de l'éducation fondée à Genève en 1912, où Edouard Claparède, Pierre Bovet, Alice Descœudres, Adolphe Ferrière et Jean Piaget développent une psychologie scientifique et cherchent à promouvoir une pédagogie expérimentale dans l'enseignement.

Mais si les fondateurs des sciences de l'éducation sont honorés, c'est moins pour accréditer leurs propres préconisations pédagogiques que pour la vigueur de leurs critiques à l'encontre des systèmes d'enseignement dominants. Rougemont est moins sensible, comme nous le verrons, à l'ambitieux projet de l'Institut Rousseau de développer des sciences appliquées à l'enfant et à l'éducation qu'à la dénonciation souvent virulente de l'école traditionnelle que ses promoteurs diffusent abondamment et qui aura précisément suscité l'entreprise scientifique elle-même. D'une manière générale, *Les Méfaits* dénie à la science tout droit à dire le vrai sur l'institution scolaire.

Les connaissances contre la conscience et la culture ?

La critique de l'école livresque, coupée de tout milieu et de toute réalité vivante, est un lieu commun du début du XX^e siècle qui dépasse les clivages politiques. Comme en témoigne Bonnard, elle s'exprime et circule dans les courants conservateurs et réactionnaires, qui redoutent une culture scolaire dont ils jugent l'abstraction laïque coupable par exemple d'appauvrir le ferment spirituel de la nation. Elle se déploie tout aussi bien dans les courants socialistes, syndicalistes ou révolutionnaires qui déplorent une école se détournant du monde de la production et ne faisant aucun écho à l'expérience sensible qui est celle des enfants du peuple dans les milieux ruraux ou ouvriers⁵. Dans un cas, le verbalisme scolaire est soupçonné de détourner l'élève d'une tradition censée orienter la vie des individus et qui devrait être soustraite à tout esprit critique ; dans le second, il est interprété comme un moyen de faire silence sur les conditions d'existence sociales et symboliques des élèves des classes populaires dans leurs milieux de vie.

Mais ce ne sont pas seulement les programmes scolaires, les supports pédagogiques, la conception des leçons et des examens, dont le caractère abstrait est déploré. C'est encore la façon dont le maître lui-même, parce

⁵ Voir Frédéric MOLE, *L'École laïque pour une République sociale. Controverses pédagogiques et politiques (1900-1914)*, Rennes, Lyon, 2010, pp. 210-214 et pp. 225-250.

qu'il en a depuis toujours intériorisé les préceptes, incarne cette abstraction dans sa manière d'être et sa personne même, en quelque sorte dans son rapport au monde, lequel s'est construit précisément dans un monde scolaire dont il n'est jamais sorti.

C'est pourquoi la connaissance et la science, quand elles ne sont pas pleinement maîtrisées par de véritables élites, deviennent des artifices qui recouvrent l'individu, annihilent la singularité de sa pensée, ou le conduisent à la pédanterie. L'idée se trouve au cœur du pamphlet de Bonnard. Le maurassien voit dans les ignorants – qui ne savent souvent « ni lire ni écrire », « qu'on veut nous forcer à mépriser » mais qui se trouvent être « attachés à une terre ou à un outil » ou à un « foyer » – les personnages souvent « les plus imposants » : « ces ignorants de la science étaient des savants de la vie »⁶. Ces hommes et ces femmes sans instruction, « on les a retirés aux choses pour les livrer aux mots », explique Bonnard⁷.

Cette idée n'est pas l'apanage d'une pensée réactionnaire. On trouve, dans la pensée révolutionnaire, anarchiste en particulier, des arguments qui présentent des similitudes. Le pédagogue anarchiste catalan Francisco Ferrer expliquait préférer la « spontanéité libre d'un enfant qui ne sait rien » à « l'instruction de mots » et à la « déformation intellectuelle »⁸ d'un enfant qui a subi l'éducation traditionnelle. Enfermé à l'école « dans le royaume du Mot », comme le déplore Roorda⁹, l'élève est nié dans son intimité la plus vivante.

Ces deux critiques du verbalisme scolaire diffèrent cependant radicalement. La pensée réactionnaire fait de l'ignorance la garantie d'un enracinement, et la pensée révolutionnaire voit dans la spontanéité le moment d'un processus émancipateur. Alors que « l'enfance est ailleurs », dans le vaste univers sensoriel du milieu de vie – dans « ce fond de jardin où l'on trouve des cloportes dans la toile mouillée d'une tente d'Indiens » –, l'école fabrique des « esclaves du mot », écrit Rougemont¹⁰.

Illusions démocratiques

La critique de l'esprit démocratique est au cœur des *Méfaits*. Les analyses ont à ce sujet une tonalité politique au premier abord nettement conservatrice. La condamnation, en raison de son ambition illusoire, de l'esprit

⁶ Abel BONNARD, *Eloge de l'ignorance*, Paris, 1926, pp. 14-15.

⁷ Abel BONNARD, *Eloge de l'ignorance...*, p. 24.

⁸ Francisco FERRER, « La Rénovation de l'École », *L'École rénovée* n° 1, 15 avril 1908, p. 8.

⁹ Henri ROORDA, *Le Pédagogue n'aime pas les enfants*, Lausanne, 1917, p. 42 de l'édition en pdf accessible sur le site de Bibliothèque numérique romande : www.ebooks-bnr.com.

¹⁰ Denis DE ROUGEMONT, *Faire des Européens...*, p. 6 et 23

démocratique qui règnerait à l'école, Rougemont a pu en effet en trouver une formulation chez Bonnard, qui l'évoque en ces termes: «prouver aux inférieurs que l'infériorité n'existe pas et qu'il n'y a de différence entre les hommes que selon les circonstances où ils ont été appelés, et que leurs aptitudes sont égales.»¹¹

En quel sens comprendre que l'égalitarisme, qui affirme que *tous les hommes doivent être égaux en tout*, puisse être regardé par Rougemont comme constituant «un attentat à l'intégrité humaine»¹²? C'est d'abord que ce principe politique est posé par ses promoteurs comme une évidence par définition soustraite à tout questionnement critique. Mais c'est surtout que ce principe se trouve imposé à chaque individu comme un interdit ayant moins pour effet de le défendre et de le promouvoir que de l'empêcher et de le brider. Rougemont dit avoir vécu intimement ce «malaise» démocratique: «on avait brisé en nous ces ressorts de la révolte et de la libération d'une personnalité: l'imagination, le sens de l'arbitraire et le sens de la relativité des décrets humains.»¹³ Il a reçu les «mythes stériles» qui nourrissent l'esprit démocratique comme une «compression morale» et un «asservissement de l'esprit» et les jugea «responsables de [sa] perte de contact avec les réalités les plus élémentaires de la vie»¹⁴. Chez lui, la critique de l'esprit démocratique n'est donc pas développée au nom d'une vision étroitement élitiste et conservatrice des trajectoires scolaires. Elle traduit plutôt un travail d'interprétation de sa propre souffrance d'élève et le souci de faire droit à la singularité des individus.

Le républicanisme bourgeois a conçu l'école comme une condition de la formation d'un citoyen loyal à l'égard de l'ordre établi. Comme l'expliquait Roorda, l'école forme des «citoyens facilement gouvernables»: «le régime auquel ils sont soumis leur enlève peu à peu leur audace et leur curiosité.»¹⁵ La formule de Rougemont est plus incisive encore: «L'école donne à l'enfant ce qu'il faut pour se résigner à l'état de citoyen bagnard auquel il est promis.»¹⁶ Autrement dit, l'assujettissement auquel conduit l'école n'est pas qu'un effet par surcroît du verbalisme pédagogique et de l'abstraction livresque. Il est en réalité la finalité même au service de laquelle la pédagogie traditionnelle constitue un moyen adéquat. Remarquons que Rougemont développe ici une analyse qui présente de grandes similitudes avec celle de certains courants révolutionnaires qui regardent l'institution

¹¹ Abel BONNARD, *Eloge de l'ignorance...*, p. 12.

¹² Denis DE ROUGEMONT, *Faire des Européens...*, p. 28.

¹³ Denis DE ROUGEMONT, *Faire des Européens...*, p. 34.

¹⁴ Denis DE ROUGEMONT, *Faire des Européens...*, p. 35.

¹⁵ Henri ROORDA, *Le Pédagogue n'aime pas les enfants...*, p. 69.

¹⁶ Denis DE ROUGEMONT, *Faire des Européens...*, p. 59.

scolaire comme une entreprise délibérée de conditionnement politique¹⁷. A la critique pédagogique et curriculaire du verbalisme, qui dénonce des savoirs scolaires déconnectés de l'expérience sensible des enfants, s'ajoute une critique sociale et politique qui explique que le verbalisme rend l'élève servile et le prépare à la servitude sociale.

Assurément, pour les promoteurs de l'éducation nouvelle, la recherche d'une égalité démocratique entre les élèves est aussi un principe revendiqué. Il est clair que Rougemont ne peut pas non plus souscrire à cette orientation des réformateurs de l'éducation, qui se démarque nettement de l'option individualiste qui est la sienne.

Un procès de l'école traditionnelle

La référence la plus explicite au courant psychologique et pédagogique réformateur ne se trouve pas dans *Les Méfaits*, mais dans « L'enseignement et la recherche en Suisse », texte de 1965 issu de *La Suisse ou l'Histoire d'un peuple heureux*¹⁸. Rougemont rapporte un propos tenu par Théodore Flournoy lors d'une conférence donnée en 1897. Le titulaire de la chaire de psychologie expérimentale de l'Université de Genève avait déclaré : « Nous aurions cherché un moyen d'abrutir nos enfants que nous n'aurions pas pu trouver quelque chose qui répondît mieux à ce but que notre système scolaire actuel. »¹⁹

Parce que « le maître adopte dès le premier jour le ton et les procédés d'un juge », « l'écolier prend naturellement l'attitude d'un prévenu », expliquait Roorda²⁰. Rougemont parle aussi de ses « prisons » scolaires, vécues de l'intérieur. Il ne dit pas seulement sa souffrance et son ennui d'enfant précoce, mais aussi celle de « ce petit être qui s'énerve, qui embrouille les règles, qui a sommeil, qui a peur de faire faux, parce que les autres auront fait juste, et qui voudrait bien pleurer »²¹.

Au cours de son œuvre de déconstruction, Rougemont ne néglige pas de procéder à un travail de définition, souvent sous la forme d'un saisissant renversement de la logique ordinaire. Le « bon élève » n'est pas celui qui réalise au mieux les fins les plus hautes de l'institution, ou qui s'approche au plus près de la vocation libératrice qu'on prétend reconnaître en lui. Il

¹⁷ Voir Frédéric MOLE, *L'Ecole laïque...*

¹⁸ Denis DE ROUGEMONT, *Faire des Européens...*, p. 153-162.

¹⁹ Le propos est rapporté par Edouard CLAPARÈDE, « Théodore Flournoy, sa vie et son œuvre », *Archives de Psychologie* 18. Tiré à part, Genève, 1923

²⁰ Henri ROORDA, *Le Pédagogue n'aime pas les enfants...*, p. 35.

²¹ Denis DE ROUGEMONT, *Faire des Européens...*, p. 31.

est au contraire défini négativement comme celui « qui supporte le mieux le traitement scolaire; celui dont la valeur humaine subsiste intacte au milieu des conditions anormales créées par l'école publique »²². Autrement dit, le bon élève est d'abord celui qui parvient, à partir de ressources psychiques évidemment élaborées en dehors de l'institution, à trouver les accommodements et les stratégies qui lui permettent d'y sauvegarder sa force vitale et son humanité en dépit de toutes les forces d'amoindrissement qui s'exercent à son encontre. Une capacité peu commune de survie en milieu hostile, voilà ce dont témoignerait en somme le « bon élève ». L'illusion des maîtres, qui tendent évidemment à s'arroger les mérites de ces réussites, est cruellement dénoncée.

Approbation dubitative de l'éducation nouvelle

Rougemont témoigne d'un intérêt pour l'éducation nouvelle, en évoquant l'*école nouvelle* ou l'*école active*, sur laquelle il porte un regard ambivalent. Il se réjouit de voir une pédagogie enfin fondée sur l'observation de l'enfant et qui veut lui redonner sa liberté, mais ne cède à aucun enthousiasme. Car il prédit une dérive possible. La prétention scientifique de ses promoteurs et leur foi dans une « méthode rationnelle » lui font craindre que toute spontanéité enfantine soit rendue impossible par un rigorisme d'une autre forme, mais tout aussi réducteur, que celui de l'école traditionnelle. Prêt à traquer les moindres retournements pervers, Rougemont craint même que la belle ambition réformatrice et ses « artifices pédagogiques » ne se termine en « farce ». En imaginant que pourrait s'inventer une « méthode rationnelle pour apprendre aux bambins à marcher »²³, il dénonce ironiquement le péril d'une dérive scientiste en éducation.

S'il semble d'abord accrédi-ter le constat regrettable, à l'école, d'une « remarquable ignorance de la psychologie infantile », cette connaissance de l'enfant ne lui paraît pas devoir être de nature scientifique: « Où il y avait non-science, on a voulu apporter de la science. Mais c'est un art qu'il faudrait. Sinon l'on retombera dans des absurdités. »²⁴ Rougemont rencontre ici une problématique très classique – l'éducation, science ou art? – mais qu'il ne fait bien sûr qu'effleurer puisqu'il n'est pas question pour lui d'envisager des réponses ou des préconisations.

Une certitude nourrit même l'ensemble du pamphlet: le système doit être considéré comme irréformable. Quels que soient l'engagement critique ou

²² Denis DE ROUGEMONT, *Faire des Européens...*, p. 46.

²³ Denis DE ROUGEMONT, *Faire des Européens...*, p. 50.

²⁴ Denis DE ROUGEMONT, *Faire des Européens...*, p. 49.

la bonne volonté des instituteurs, rien de libérateur – rien d'humain, tout simplement – ne peut se produire au sein de l'instruction publique. Aucun instituteur, pas même le plus convaincu de la nature perverse de ce système, ne peut y ouvrir d'espace de subversion et de liberté. Le vice fondamental du système contamine a priori toute initiative particulière. La dénonciation ne souffre pas la demi-mesure.

L'intention de l'auteur n'est donc pas d'en appeler à un soulèvement de l'intérieur, comme le font certains instituteurs syndicalistes ou certains pédagogues durant la même période. Ni d'espérer une protestation émanant de la société, celle-ci s'étant elle-même enserrée depuis longtemps dans le carcan scolaire et modelée sur son idéologie, pense Rougemont.

Conclusion

Ce pamphlet emprunte à des références contradictoires et n'est assujéti à aucune. Il témoigne d'une expérimentation critique qui brouille les frontières idéologiques. En 1965, près de quarante ans après, Rougemont reconnaît que Claparède, Bovet, Ferrière et Piaget « cherchaient avant tout à cultiver de libres personnalités, à ménager la spontanéité nécessaire à leur éclosion, à sauvegarder dans le processus de l'instruction et de l'éducation la part du jeu et des instincts fondamentaux ». Et il affirme : « il est incontestable que l'avant-garde pédagogique de Genève a contribué à assouplir et humaniser les méthodes de l'enseignement primaire dans plus d'un pays, et même parfois en Suisse. »²⁵ Dans sa reprise du texte, en 1972, la thèse centrale n'est pourtant guère infléchie. Il regrette d'avoir à constater que l'école a peu changé. Sa condamnation définitive du système scolaire en 1929, Rougemont en reconnaît et en revendique le caractère « injuste »²⁶, puisque c'est la loi du genre. Favorable à certaines analyses d'*Une Société sans école* d'Ivan Illich, il se dit cependant convaincu qu'une société démocratique ne peut plus revenir en arrière et qu'on ne détruira plus l'école. Le penseur critique ne s'est pas assagi, il sait tenir compte de l'histoire.

Frédéric MOLE

Adresse de l'auteur: Uni Mail, Boulevard du Pont-d'Arve 40, 1211 Genève 4, Frederic.Mole@unige.ch

²⁵ Denis DE ROUGEMONT, *Faire des Européens...*, pp. 160-161.

²⁶ Denis DE ROUGEMONT, *Faire des Européens...*, p. 73.